

# **AVANT-PROPOS**

Pedro Cardoso, dans un vers sublime et de toute beauté, a dit d'Eugénio Tavares qu'il eut « le courage de Jésus et la force d'Antée ». Il posait ainsi deux bornes, le ciel et la terre, pour dresser le portrait de son ami. Jésus, c'est à la fois l'endurance, cette capacité infinie à tout supporter, et la kénose, le don de soi sans bénéfice. Antée, c'est la force sans cesse renouvelée au contact du sol. Et finalement vaincu par Hercule, au terme d'un terrible combat.

Le mot de Pedro Cardoso, en son condensé même, est insurpassable qui a fixé, pour toujours, la prodigieuse activité poétique d'un impénitent compagnon d'Orphée. Et il nous semble que personne n'a jamais, jusqu'ici, mieux qualifié Eugénio Tavares.

Qui était Eugénio Tavares ? Sans aucun doute, le dernier grand poète du mal d'amour dont il dévoile l'archéologie ; mais aussi l'ultime défenseur de l'amour, cette force qui mène le monde, plus et mieux que Dieu lui-même, comme il l'affirme dans *Força de nha Cretcheu*.

En une conception, d'un trait de pensée, Eugénio Tavares a franchi toutes les ontologies : au-dessus de Dieu se tient l'Amour qui, dès lors, n'est plus une *grâce*, au sens théologique du terme. Et le *mal d'amor*, cette *disgrâce*, est la seule voie qui conduise à cette supra-ontologie. Nous l'avons dit ailleurs :

l'amour est un absolu, qui échappe à l'être et à toutes ses catégories<sup>1</sup>. Il ne peut donc être « accusé », au sens propre. Car, selon leur l'étymologie, et comme le dit Aristote, les catégories, les *caté-agera*, sont les *accusations* (caté) par lesquelles *l'être* est sommé de paraître sur la *place publique* (agera). Eugénio Tavares, contre Aristote, prétend que l'amour est dispensé de catégories.

C'est le point qui distingue sa pensée poétique de toutes les autres Mornas. Par exemple, la célèbre Morna, « Laura » de Manuel Clarinete. Ou encore le « Crem sem midida » de Silvestre Faria qui chante également le *mal d'amor*. Mais aucune d'elles ne l'expliquent. Elles se limitent à le dire, sans plus. Il n'est qu'Eugénio Tavares qui a eu l'audace intellectuelle d'amorcer et d'achever une explication, par des vers et une métrique. Et de montrer aussi que le *Mal d'amor* n'est pas une pathologie, une affection psychologique ou psychique. C'est pourquoi, s'adressant à Dieu, il Le prie de ne point lui envoyer un médecin, bien inutile en pareil cas : « cá bo dam dotor / E cá bo tica que ta curâm ».

Chez lui, la Morna a pris sa forme définitive, par ce nouveau thème et sa métrique. Il a, devrait-on dire, insolé la Morna, en la mettant sous la lumière de la pensée. La Morna d'Eugénio Tavares est la seule qui soit insolée.

Eugénio Tavares le fait, comme Euripide a tenté de rendre compte du mal d'amour qui, si cruellement, frappa Phèdre qui s'éprit de l'innocent et prude Hyppolite. En effet, confrontée au *mal d'amor*,

---

<sup>1</sup> P. F. Tavares, *Le Chagrin de Peimpa*, Livret d'opéra. À paraître.

déseparée, ne comprenant pas ce qui lui arrive, Phèdre questionne sa nourrice : « *Que signifie-t-on lorsqu'on dit que les hommes aiment ?* ». Qui lui répond : « *Ce qu'il existe de plus doux, mon enfant, et aussi de plus douloureux* » (Euripide, *Hippolyte*, Gallimard, p. 226).

Mais Euripide, et avec lui tous les Tragiques grecs, est encore dans une pensée qui se limite à la finitude de l'existence. Eugénio Tavares, lui, sort de la finitude, d'une manière pour le moins insolente, c'est-à-dire par un saut défrayant qui le porte et le place, d'emblée, dans l'amour, qui est non pas infinitude mais « est » au-dessus de l'être.

Toutes les ontologies grecques, latines, germaniques et orientales sont rompues, brisées. Plus aucune digue ne retient l'amour. Pour la première fois et peut-être est-ce l'unique fois qu'un poète a pensé une telle pensée.

Qui jamais n'a aimé, comment peut-il écouter, entendre et méditer cette pensée ?

Cette pensée essentielle et fondatrice à laquelle il n'a eu lui-même de cesse de se confronter, Eugénio Tavares en eut le génie, la géniale intuition intellectuelle de la mettre en métrique poétique, mais, fait exceptionnel, par son immersion dans une langue métisse et jeune : le créole caboverdien. Outre sa supra-ontologie, le fait même d'avoir élevé le créole à la métrique poétique restera comme un effort inouï, démentiel même.

On comprend mieux pourquoi, en son temps, il fit tant *autorité*, au sens que Hannah Arendt prête à cette notion dans *La crise la culture*. Mais cette autorité s'est abimée en admiration, et celle-ci en vénération qui en a fait, de son vivant, un objet de légende, c'est-à-dire un condensé d'exploits relaté sous un mode

extraordinaire. Malencontreusement, dans cette hagiographie, le fond de sa pensée a été perdu et égaré. Aussi son œuvre poétique reste-t-elle encore très largement in-ex-pli-quée.

Cet ouvrage est d'abord et avant tout une introduction, ou pour le dire en vieux français parfois plus précis, un *entre-duire*, c'est-à-dire ce qui rend convenable une chose et qui reste l'amorce de toute vraie ex-pli-cation, selon la signification que nous avons fournie dans d'autres textes. Il s'agit donc ici de mettre au jour le « pli » qui renferme les poèmes d'Eugénio Tavares et qui encore retient son secret : le mal d'amour et sa réponse : l'amour de la Bien-aimée, qui est au-dessus de tout.

Pour notre époque qui a remplacé l'amour par la fadeur du désir du banal, dans lequel le gain est immédiat, cette audace est difficile à prendre en vue. Elle est même presque inaudible.

*Mal d'amor* est le « pli » fondamental, celui qui commande à tous les autres de la pensée d'Eugénio Tavares. C'est la colonne vertébrale de sa poésie. Et c'est à partir de ce « pli » que doivent se lire les textes de toutes les autres Mornas.

Quel spectacle en vérité étrange que celui de voir un poète répéter le drame d'amour d'Orphée, de reprendre la version heureuse qu'en donne Gluck et, cependant, sans vacarme, surpasser ces deux grands poètes !

Mais, à bien y regarder, on verra que le plus grand poète des légendes grecques, Orphée dont Arthur Gobineau affirme qu'il est un nègre, est le premier et le plus ancien témoin de la douleur d'amour qui affecta et, de manière violente, métamorphosa les trois (sœurs) Hespérides, quand au cours du voyage des

Argonautes, Héraclès (Hercule) en vint à tuer le dragon Ladon qui surveillait le Jardin des Hespérides. Jamais le mal d'amour n'avait autant affecté des êtres. Eugénio Tavares s'en souviendra toujours, comme le plus ancien écho, en relation avec sa terre natale. Ô douleur hespéritaine ! C'est cela qu'il problématise et apporte réponse. Il part de la plus ancienne historiographie, pour résolument se projeter dans une nouvelle époque, dont il voit la gestation et qu'il aide à advenir.

Hegel a dit que chaque philosophe est le fils de son temps. Cette parole vaut bien plus pour les poètes qui sont toujours mieux rivé au réel.

Cet ouvrage paraît à l'occasion du cent-cinquantième de la naissance d'Eugénio Tavares. Il vise à relancer, au sein du vaste espace lusophone, les études d'une œuvre qui demande encore à être pensée et qui est dans l'attente de sa propre ex-plication. Il entend également faire connaître au public francophone l'un des plus grands poètes africains.

L'ouvrage comprend deux parties. La première touche à la poétologie (science de la poésie) ; car nul ne peut saisir l'œuvre d'Eugénio Tavares s'il n'a pas un minimum d'outils poétiques, en particulier des principales règles et des techniques des versifications portugaise et française. La seconde articulation est un court essai sur la métrique poétique et les idées de *Mal d'amor*, tel qu'exposées dans la Morna du même titre.

« Ce qui demeure, a dit Hölderlin, dans son poème *Souvenir*, c'est ce que fonde les poètes ».